Stéphane Pucheu

Meg

portrait narratif

préface de Jean-Michel Guyot



N° 13

Masse critique

Meg

Ici, Stéphane Pucheu, jamais avare d'audace retenue, comme civilisée par l'écrit qui n'en aime pas moins s'encanailler et peut-être même se damner en rôdant dans les parages d'Eros, brosse le portrait d'une femme qui s'offre aux regards d'un homme cérébral en diable, ici, dis-je, notre auteur se livre à un exercice d'admiration qui prend une forme dynamique-descriptive puis tactile, métaphorique enfin, faisant ainsi accéder son modèle à un statut mythique de lionne égyptienne.

C'est ainsi d'ailleurs que la lumière solaire est toujours présente dans ce portrait, lequel ne s'attarde jamais sur des détails plastiques mais les dynamise en enchaînant comparaisons, métaphores et désirs crûment exprimés comme dans le passage qui suit :

Mon regard, précisément, laque les lignes fines et bien faites de Meg, telle une nouvelle berline que l'on n'ose approcher, a fortiori essayer. Notamment sa croupe qui s'exonère de toute mention spéciale, méritant autant le fouet que le baiser, ou encore une levrette claquée.

Chez Stéphane Pucheu, la main taquine-féline est le prolongement du regard, mais mains et regards, clavier et objectif photographique aussi bien, ses interfaces préférées, se voient transfigurés par l'interface suprême qu'est le geste littéraire, lequel, résolument, magnifie la beauté faite Femme, tout en dévoilant l'intentionnalité du désir qui se dissémine à l'envi sur la page vierge encore, plus pour longtemps.

Comme s'il fallait jeter un trouble ivoirin dans les eaux pures de la fontaine sacrée, la fontaine baptismale, afin d'en révéler toute la puissance nacrée-sacrée qui appelle, telle une encre encore invisible, la révélation solaire qu'elle mérite, qu'aussi elle appelle de ses vœux, si tant est qu'une beauté - la beauté faite Femme - soit comme l'inconscient moteur d'une recherche d'altérité non pas salvatrice mais purement révélatrice de ses puissances occultes.

Les femmes portraiturées par Stéphane Pucheu sont toutes, on me passera ces qualificatifs inventés par André Breton dans *L'amour fou*, explosantes-fixes, érotiques-voilées : de vraies bombes ! à fragmentation ! L'auteur s'arrête toujours au seuil du sexuel, se contentant d'y faire allusion, sans jamais basculer dans l'orgie qui serait pourtant la conclusion logique de tout ce remue-ménage érotico-littéraire. Il faut y voir là une forme de respect sans doute, l'auteur, en parfait gentleman, comme il l'écrit lui-même, laissant à d'autres les banalités propres à l'acte sexuel, leur préférant les ressources de la Littérature.

Une danse des sept voiles peut commencer… menée par l'auteur qui volette de regard en regard autour de la Belle qu'il finit par palper puis malaxer : les mots de Stéphane Pucheu déshabillent Meg qui autorise l'auteur à se dévoiler homme écrivant-écrivain amoureux de sa Muse :

Le temps s'étire, maintenant, entre le repos de Meg et la séquence qui traverse mon cortex : cette fille n'est pas un ersatz de muse, en l'occurrence celle de Dali. Elle est la muse du Narrateur.

Un ersatz de Muse, et non un *succédané* !

Par ce mot issu de l'Occupation allemande et encore couramment employé dans l'Est de la France, une ombre s'insinue dans le texte, celle du temps historique long qui, en effet, court

dans la prose de notre auteur, lequel aime à naviguer entre deux eaux, refusant le trop net partage à son goût entre l'historique et le mythique, un vigoureux refus en forme de défi (et qui, par-là, défie les formes littéraires convenues) que seule la Littérature, par sa démesure même, est en mesure de relever en en révélant les enjeux formels.

Au fil de ses portraits narratifs, tout se passe comme si Stéphane Pucheu désirait offrir à son modèle non pas une nouvelle vie mais du moins une nouvelle naissance, cette dernière, Femme entre toutes choisie pour sa beauté plastique mais aussi pour sa vivacité d'esprit et sa liberté de mœurs, se livrant de bonne grâce à cette sorte de baptême littéraire d'un genre nouveau.

Il y a là sans conteste une esthétique non pas strictement nouvelle, mais toute chargée de mythes et d'histoire tournée vers un avenir frémissant d'écriture qui n'appartient qu'à notre auteur. Reste à penser qu'une femme pouvant désirer une autre femme - c'est bien là *le point aveugle* des portraits narratifs de Stéphane Pucheu - il serait heureux - et fort révélateur, à n'en pas douter ! - que des autrices lesbiennes ou bisexuelles s'y essaient !

Jean-Michel Guyot

10 janvier 2025

MEG

modèle, Book.fr

C'est une fille, c'est une jolie fille volontiers exhibitionniste, consciente sans doute de la beauté de sa plastique, ne manquant pas de piquant.

Le triptyque modèle/psychologue/comédienne lui assure un cortex fait de connaissances et d'émotions. Tourné, aussi, vers l'expérience.

L'observation.

Mon regard, précisément, laque les lignes fines et bien faites de Meg, telle une nouvelle berline que l'on n'ose approcher, a fortiori essayer. Notamment sa croupe qui s'exonère de toute mention spéciale, méritant autant le fouet que le baiser, ou encore une levrette claquée.

Masse capillaire fine qui choit sur une délicate ligne claviculaire, bouche de stupre, épiderme diaphane... segments supérieurs fins et relâchés, jambes longues qui finissent par devenir talonnées.

Architecture comme parfaite de ses dessous chics dont le tissu, opaque et transparent, dissimule/augmente les régions intimes de Meg... parmi lesquelles sa petite toison triangulaire paisiblement à l'abri, dans l'angle de l'entrejambe joliment souligné par les frise de la culotte, au centre de laquelle se déploie une étoile.

Des balcons forgés

Son corps

Se sont arrogé

Le revers de ses hanches affiche un double galbe volontiers joueur avec l'objectif, heureux d'être la cible du photographe, du voyeur...

De l'écrivain.

« Oui ! Pourquoi pas ? », lui avait-elle dit telle une enfant curieuse, enthousiaste... aventurière.

Tel un soleil consentant.

II

Tout est urbain, ici.

Le décor, celui d'un espace silencieux de restauration ; les vêtements, masculins et féminins ; la courtoisie, omniprésente.

Omnisciente.

Meg a accepté mon invitation avec grand plaisir.

Et maintenant, je regarde cette jolie créature en pleine manducation, moi, le Narrateur, moi, Magnus, dont la pilosité clairsemée du visage et les cheveux courts en léger désordre se concentrent sur les lignes à peine mobiles de son squelette.

De sa robe noire, unie, qui rend d'autant plus éclatante la blondeur épaisse et tonique de sa masse capillaire.

Sa double rangée d'ivoire m'adresse son propre miroir, au travers d'un sourire qui résume à lui seul l'ontologie de la jeune femme.

A qui je verse, dans son verre de cristal, encore un peu de liquide de Bacchus.

Tandis qu'elle adresse des propos laudatifs à l'endroit des mets qui nous sont servis, j'absorbe les moindres détails de sa présence : dégagement de la nuque, regard de braise, souplesse des phalanges, rapidité et précision de la diction...

Ce soir, Meg a les cheveux relevés.

Elle sait qu'elle pourra compter sur moi si elle est prise de boisson. Si Dionysos lui rend visite. Je la raccompagnerai en parfait gentleman.

Voilà ce que je me dis, en ayant au cœur de mon cortex des chansons telles que « Changeling » ou « Riders on the storm ».

Quels sont ses goûts, d'ailleurs ?

Connaît-elle ce groupe ?

Aime-t-elle la musique savante ?

Quid du cinéma ? Kubrick, Ferrara, Godard... oui ?

Et la peinture ? Mondrian, Hopper, Soulages... oui, aussi ?

Quid de la littérature ?

Hôtesse/secrétaire/escort/psychanalyste...

Circuit de formule un, dactylographie, commerce du charme, maïeutique...

Enigmatique parce que discrète, telle est Meggie. Qui aime à voyager dans le temps, en déployant son essence vintage.

Scrutée, interprétée, spéculée... ne suis-je pas en train de la scannériser ?

III

Ma haute stature revêtue d'une combinaison urbaine emprunte le long pour ne pas dire interminable corridor totalement éclairé, baigné de la lumière du jour, de la fin du matin qui déjà annonce le zénith.

Deux puis trois salles à droite, et l'encadrement, vierge, me donne toute latitude du regard.

Là, au milieu de l'espace de détente, allongée sur le long rectangle noir, siège le corps nu de Meggie, un corps de villégiature.

Sur le ventre.

Tandis que les oriflammes de son occiput laissent paraître son profil, détendu.

A partir d'une position assise et contiguë, je me mets à l'oeuvre.

Mes mains d'écrivain, étanches au temps investissent l'épiderme de Meggie, la fermeté de mon index opérant tout d'abord une longue pression synonyme de glissement à partir des cervicales. Jusqu'à la taille.

Je répète l'opération, à plusieurs reprises.

Avant de malaxer, debout désormais, la chair située entre la nuque et les épaules.

La docilité de Meggie devient indolence.

Le Narrateur/masseur que je suis – masseur/amateur – regroupe ses souvenirs, ceux d'une discipline qui date de la nuit des temps, et qui sent l'Orient, puis la reprise romaine.

La pulpe de mes doigts matérialise un long drainage qui détend ma patiente. Ma muse.

Qui est Meggie pour moi ? Qui est-elle véritablement ?

Sa bouche pulpeuse est relâchée, cependant que ses paupières demeurent closes et reposées.

Puis, je m'occupe de ses longues et fines jambes, qui deviennent de la simple matière entre mes mains...

La tension des cervicales a disparu. Et la texture de ses jambes a été assouplie et tonifiée.

Le temps s'étire, maintenant, entre le repos de Meg et la séquence qui traverse mon cortex : cette fille n'est pas un ersatz de muse, en l'occurrence celle de Dali. Elle est la muse du Narrateur.

En guise d'épilogue, je dépose un baiser sur chacun de ses fessiers... qui ne provoque le moindre bruissement de peau.

Meggie étant sans doute sur les rivages de l'ataraxie...

C'est un disque dur, qui projette son mercure pâle sur une robe non moins pâle sinon écru, c'est une jeune lionne comme dans la savane qui attend qu'un mâle se détache. Se distingue. Se révèle.

Quitte son territoire pour mieux l'aborder.

Il est là, maintenant, devant cette giclée de protéines aux segments inférieurs entrecroisés, tandis que la crinière en flammes se déploie latéralement autour d'un minois taillé franchement et simplement, dont les arcades, sombres, produisent leur propre ombre.

Nul besoin, donc, de se réfugier sous un arbre, *quercus* ou autre. D'autant que la masse capillaire, claire, est suffisamment épaisse pour atténuer la puissance calorifique, tout en s'en nourrissant.

La jeune lionne est une digne représentante d'Aton, et l'assise de ses jarrets symbolise tout à la fois *tonicité, vitesse, compacité, sérénité.*

Le passé de Scarlett Johansson a vraiment tenté de se superposer au présent de Meg... celle-ci étant foncièrement elle-même.

Quelle sorte de lion viendra la mordre ?

Un jeune mâle ? Un mâle dans son automne ?

Meg... avez-vous la réponse ?

V comme Vestale

V comme vintage...

perchée, oui, austère sans doute, aussi...

Meggie ?

MEG

II

interview et fiction

par

Stéphane Pucheu

Après avoir longtemps scruté Meg, après avoir écrit une longue fiction sur elle – un *portrait narratif* pour être tout à fait précis - « Masse critique n. 13, Meg », RAL'M, 26 janvier 2025 - , je récidive.

Mais auparavant, je lui propose une interview, à laquelle elle souscrit volontiers.

Voici Meg, encore... et toujours en liberté.

…

Chère Meg, je vous considère comme un star. Objectivement. Une personne unique à forte dimension, qui possède ce que l'on appelle un style. De par votre éclat puissant, calme, incandescent. Vous acceptez ?

Disons que je n'accepterais rien de moins (rire) !

Depuis combien de temps officiez-vous comme modèle dans la photographie ? Comme modèle vivant ? Y voyez-vous une évolution de votre personnalité ?

Cela fait environ 10 ans pour la photographie, avec des pauses parfois longues, et 3 ans pour le modèle vivant. Au fil de mon travail, j'ai appris à aiguiser mon regard sur la lumière, le cadrage, les modelés. Je perçois une réelle évolution dans mon style. Auparavant, de manière parfois inconsciente, j'étais très focalisée sur la mise en valeur d'une beauté assez conventionnelle, sur le fait de « paraître » suffisamment sexy, fraîche, lisse. D'apparaître sous un jour toujours très « pétillant », et il n'y a aucun mal à cela. Je réalise encore ce genre d'images et travaille pour des marques qui souhaitent projeter cette image. Je n'ai d'ailleurs pas envie de perdre cette légèreté qui me caractérise souvent et j'adore apporter un côté décalé aux inspirations et ne pas trop me prendre au sérieux. Mais disons que j'ose davantage explorer mes parts d'ombre et sortir d'un style qui, au fond, me rassure mais ne me correspond que partiellement. J'aime désormais réaliser des images plus profondes, imprégnées d'une certaine nostalgie et de poésie, où je n'ai plus peur d'exprimer ma tristesse, ma mélancolie ou ma rêverie exacerbée.

La galerie *Vintage* occupe une place importante au sein de votre book. Seriez-vous nostalgique d'une époque que vous n'auriez pas vécue ? Seriez-vous *étrangère* à notre époque, comme le personnage central de « L'Etranger », Meursault ?

Complètement. J'ai conscience que ce sont sûrement des époques que j'idéalise beaucoup, d'une part d'un point de vue esthétique, stylistique mais aussi social.J'ai du mal avec les nouvelles technologies, même si j'en suis complètement dépendante. J'adore les objets, la mode des années 70 et 80. Le côté décalé et très « peps », c'est aussi cela la magie et la créativité du mannequinat, créer un univers que l'on aimerait voir exister, comme si je voulais rehausser les couleurs d'un monde un peu trop gris et uniformisé.

Si vous deviez citer un livre, un grand livre. Lequel ?

Des souris et des hommes de Steinbeck. Un style d'écriture très simple et percutant. L'histoire se déroule à la campagne et le milieu rural dépeint a fait écho au mien. J'ai grandi dans une ferme et, étant issue d'une famille d'agriculteurs, cet univers m'a parlé. C'est une histoire qui parle d'amitié, de

rêves, d'espoirs et de la fragilité de la vie.

Il est fort hasardeux de vous donner un âge. Sans indiscrétion : un indice ?

Un âge vintage, disons, mais intemporel !

Pour vous séduire : des dessous chics ? Un bouquet de fleurs? Une narration érotique ? Une invitation à dîner ?

Les quatre, mais pas forcément dans cet ordre ! Et surtout, il faut que ces offrandes viennent de quelqu'un qui suscite chez moi une gourmandise en accord avec ces offrandes !

Si vous deviez choisir entre l'intensité maximale du désir et celle du sentiment amoureux ?

Les deux sont très liés chez moi, alors peu importe..

Le fait de poser pour une femme peut susciter des fantasmes masculins. Y êtes-vous sensible ? Le recherchez-vous ?

J'aimerais poser plus souvent pour une femme, non pas pour susciter le désir masculin, qui s'embrase suffisamment comme ça. Au contraire, pour me départir un peu de ce regard justement, dans lequel j'ai été prise peut-être très (trop) tôt, me départir aussi de ses attentes et projections. La sensibilité et l'approche sont assez différentes et me retrouver dans un regard féminin me réconcilierait probablement avec des parties de moi.

Lorsque Meg se regarde dans le miroir, lors d'une séance de shooting... que se dit-elle ?

Cela dépend de quel miroir, exposée à quelle lumière et pour quel shooting, haha... Mais généralement, je me dis que j'ai un certain « charme mouvant » (mon dieu, que je me la pète !), qui, j'espère, sera capturé par le photographe. En effet, le propre de la photo est de figer un instant et, comme j'ai tendance à avoir une façon d'être très « en mouvement » dans mes expressions faciales ou corporelles, j’espère que cela pourra être capté

Si vous deviez résumer la vie, en un mot ?

Féroce !

…..

MEG

II

ou

VINTAGE

Cette jeune femme, cette oriflamme est au carrefour de l'Amérique et de la France, dans un temps jadis.

Vintage...

La côte Ouest déroule son écume, et avec elle les blanches planches oblongues sur lesquelles les garçons paradent.
Tandis que les filles restent étendues sur la grève, le regard tourné vers l'océan.
Ce n'est pas encore l'heure de la *parade molle* ou *Soft parade*. Pas encore...
Les garçons sont en chœur, aussi, au sein d'un micro en titane. Strié.
Edward Hopper est au sommet.

Vintage...

Le jean, découpe en coton du Farwest, dessine la croupe de Meg, alors que les décibels flirtent avec ses oreilles, en provenance d'un vinyle.
La main de Meg a précautionneusement déposé la tête biseauté sur le sillon.
Les siens étant recouverts d'une légère écume...

Meg ne serait-elle pas dotée du plus beau Q du monde ?

Autour de la table, autour de la masse transparente ovoïde, des visions littéraires s'affrontent, dominées par le Pape du Nouveau roman. Extraits de livres, extraits de films... tout porte à scandale, alors que ce n'est que la vie qui s'exprime. Avec singularité.

Les seins de Meg sont des œufs ouverts charnus, défiant la plus fine des appétences.

Vintage...

Cadillac, Chevrolet... Mustang...

L'étendard capillaire de Meg s'empare de l'atmosphère saline. Pacifique.

La marque au chevron n'est pas en reste, portant sa mise en abyme... blonde, le long de l'Atlantique.

La DS n'est pas loin. Mais celle qui s'écrit en toutes lettres est là et bien là, prête à séjourner au sein d'une station balnéaire dominée par l'insouciance de l'époque.

Riders on the storm envahit l'espace de la narration, soudainement, se confondant avec l'étendue de sable, le continent américain, se confondant avec *Amoris affectum ou du sentiment amoureux*.

Vintage...

Fille de Los Angeles ou de fille de Paris, Meg demeure la même : sparkling girl changeant de vêtement comme de rouge à lèvres, changeant d'humeur comme la métamorphose du ciel de Floride.

Garce elle est, aussi, comme l'indique la dernière lettre de son alphabet.

Born to die et *Video games* s'imposent maintenant, les plans en noir et blanc se succédant. Dans l'univers de Lana del Rey, l'on aperçoit Meg au travers d'un camescope. Est-ce moi qui use et abuse de ce cliché, celui de l'homme qui poursuit celle qui l'a séduit, muni de l'oeil du XXe siècle ? Les cordes vocales de la Belle et son enthousiasme rieur rejoignent l'écume des jours.

Vintage...

Garce, ai-je dit, ce qui ne l'empêche pas, a priori, d'être une descendante de Pénélope.
Elle seule le sait.
Car elle s'appelle...

Meg.

AGRUMES

J'ai le cœur *mandarine* lorsque je vois Meg en lingerie, dans ses derniers clichés, derniers dessous.

Meg comme... Marina.

La polysémie du mot *agrume* prend tout son sens : la couleur des dessous, le *juicy* de son sourire, le rafraîchissement de la pose.

Géométrie de pelures ciselées qui décorent l'épiderme tendu...

Minimalisme d'un tissu *mandarine* qui recouvre son abricot, contiguïté de fruits offerts qui demeurent défendus...

Tandis que ses segments inférieurs, rehaussés par un bassin puissant et tonique, acceptent la couverture sombre d'un noir sobre, chic, complémentaire.

Pour une marque de lingerie, certes...

Pourquoi pas une marque de jus de fruits ? Un jus d'orange puissant, unique et amer tel que...

Tropicana ?

FEVRIER 2025

RAL, M
Revue d'art et de littérature, musique

© 2025 Stéphane Pucheu
© 2025 Jean-Michel Guyot (préface)

publié dans les pages de la RALM
Revue d'Art et de Littérature, Musique
www.ral-m.com